

# CON FEMININ EMENT



*Rédaction des textes*  
Fatiha Saidi

*Coordination des textes*  
Patricia Seront

*Photos*  
Rebecca Lejeune



# CONFEMINEMENT

*Rédaction des textes*

Fatiha Saidi

*Coordination des textes*

Patricia Seront

*Photos*

Rebecca Lejeune

*Témoignages*

Eliane, France, Karima, Anita, Amal, Astrid, Roger, Flore, Simone,  
Véronique, Joëlle, Zineb, Martine, Monique, Christiane C., Yvette,  
Lilian, Victoria, Jojo, Esperance, Nathalie, Claudette, Elisabeth,  
Christiane T., Emma, Clairette, Amel



Les Femmes Prévoyantes  
Socialistes du Brabant asbl



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



## Préface

18 mars 2020. Le Conseil National de Sécurité sonne le glas de nos libertés individuelles : c'est le début non annoncé de 3 mois de confinement.

D'ordinaire, les Femmes Prévoyantes Socialistes du Brabant sont traditionnellement dans la rue pour revendiquer l'égalité entre les hommes et les femmes. Elles scandent des slogans et agitent leurs banderoles. Elles sont aussi sur le terrain avec des animations et des activités de conscientisation sur des enjeux de société empreints de féminisme et d'équité. Elles labourent ainsi quotidiennement le champ de l'éducation permanente des citoyen.ne.s de la région bruxelloise. Elles débattent et remettent en question le capitalisme et la marchandisation des soins de santé. Elles sont aussi aux manœuvres en matière de santé sexuelle avec leur planning familial. Elles dénoncent encore toutes les violences commises envers les femmes.

Bref, elles militent.

Elles réfléchissent collectivement.

Elles ne s'arrêtent pas.

Leurs tripes ne peuvent se confiner. Leur voix ne peut se confiner.  
Leur lutte ne peut se limiter à fréquenter le supermarché ou la  
pharmacie 30 minutes par jour.

Alors, elles ont écrit.

C'est Fatiha qui a commencé. Eliane a suivi. Puis Joëlle, Espérance,  
Véronique, Christiane, Monique, Karima, Claudette...

27 textes.

27 témoignages de ces femmes engagées.

27 traces de cette période de confinement.

27 vécus tantôt heureux, tantôt malheureux, mais tous  
poignants.

27 récits qui montrent que ce confinement n'aura pas  
arrêté leur lutte.

Celle-ci aura simplement pris une autre forme.

Qu'elles soient toutes « confinées » remerciées, en particulier  
Fatiha pour tout le travail effectué. Il n'y a plus qu'à vous laisser  
porter par leurs mots.

**Rebecca Lejeune,**

**Femmes Prévoyantes Socialistes du Brabant**

## **Cinquante nuances et plus du confinement**

Depuis le décès de mon mari, vaincu trop tôt par le crabe ravageur,  
il y a trois ans, j'ai appris à dompter la solitude. La dompter quand  
elle tenaille, la maîtriser en continuant à vivre, à se déplacer, à  
entretenir les relations familiales et amicales. Le confinement la  
ravive depuis qu'il a sonné le glas de nos libertés, renvoyant les  
personnes déjà isolées à un sentiment horrible d'abandon. Les liens  
sociaux, primordiaux dans nos vies sont désormais apparentés à  
des maladies contagieuses. On ne cesse d'entendre, au travers de  
mille et un canaux « d'information » que nous devons nous en «  
distancier ». Distanciation physique ! C'est un ordre, une injonction  
vérifiable au centimètre près, 150 plus exactement.

Malgré les souffrances et la solitude qui me rongent, je suis une  
femme privilégiée. J'en suis davantage convaincue quand les  
journées ensoleillées me laissent le loisir de profiter du jardin et  
de discuter avec mes voisins. Le coronavirus aura eu, au moins  
cet avantage, celui de nous permettre de nous connaître mieux,  
en tant que voisin.e.s. par l'organisation d'activités somme toute  
modestes mais « liantes » : la création d'un groupe WhatsApp,

les applaudissements de 20h pour rendre un hommage appuyé à nos blouses blanches et à toutes les personnes qui travaillent pour nous, un thé à la menthe siroté dans notre rue, avec distanciation et sécurité d'usage...

Le confinement a chamboulé ma vie à plus d'un titre, m'imposant, telles des montagnes russes, des passages brutaux du rire aux larmes, de la tristesse à la gaité, de l'espoir au désespoir et mes journées sont rythmées par les journaux télévisés, les conférences de presse, les décomptes quotidiens de décès, de nouvelles contaminations, sorties d'hôpitaux. En dépit de tout cela, je constate, durant mes rares sorties essentielles que nous n'avons pas pris la gravité de la pandémie, avec la même mesure, à en croire l'indiscipline d'une partie de la population bravant les interdictions des sécurités sanitaires imposées. Cela me choque car notre responsabilité essentielle est, à mon sens, de respecter notre santé et celles des autres.

La vie continue malgré tout, donnant à voir des personnes fragilisées, des familles vivant dans des appartements étroits, des personnes en proie au chômage complet ou partiel, des résidentes de maisons de repos coupées de toute visite, des malades quittant notre monde dans des ersatz de funérailles qui dépouillent leurs proches du droit au deuil, d'autres entre la vie et la mort dans les soins intensifs... Devant toutes ces souffrances, ai-je le droit de me plaindre ? Chaque jour je me pose la question et chaque jour j'y réponds invariablement : « NON ! ».

**D'après le témoignage d'Eliane Lepoivre-Daels,**

## Solidarité à bicyclette

Le 17 mars c'est mon anniversaire mais cette année le cœur n'est pas à la fête. Le gouvernement vient d'annoncer que notre pays passerait, dès demain, en mode confinement. Mais c'est quoi être confiné ? Je ne sais pas vraiment mais je m'y prépare tant bien que mal : des courses à faire en urgence, vérifier si je dois faire du télétravail, si ma fille, 16 ans, va pouvoir suivre ses cours à distance...

Véritable stress et dernière inspection avant la privation de mouvements : wifi ok ? PC ok ?

Après une semaine à la maison, je ne tiens plus en place ! Je fouille la maison et découvre un vélo inutilisé depuis plus de 10 ans. Je monte le vélo et commence à faire mes courses tout en redécouvrant son fonctionnement et l'existence de quelques muscles...

J'ai un vélo et du temps à revendre à présent. Pourquoi dilapider ces deux ressources ? Je vais en faire bénéficier les personnes âgées de mon quartier en leur apportant leurs courses en vélo et dans un sac à dos. Puis les courses s'élargissent à la distribution de petits repas, de soupe, de tartes faites maison.

Lorsqu'on commence à évoquer le port du masque, j'ai bien vite compris qu'il y aurait une pénurie. Avec une voisine, à distance, nous avons fait quelques tests, peu concluants pour les premiers, surtout celui que j'ai taillé dans une culotte de bikini et cousu à la main. A la guerre comme à la guerre, il aura au moins servi de test même si je suis démotivée devant la tâche ardue de la couture à la main.

Dans une opération de troc j'arrive à échanger une machine à coudre contre une tarte aux pommes et 10 masques. Ma voisine et moi avons offert une centaine de masques dans le quartier et à du personnel infirmier dans une maison de repos.

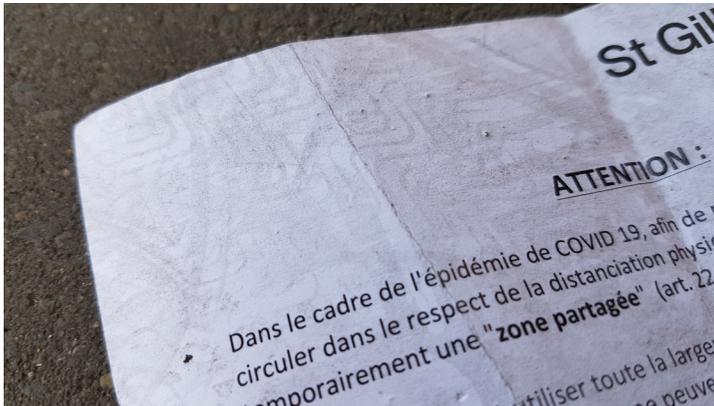
Seule avec ma fille ado, il m'a fallu aussi ruser un peu pour l'amuser et l'intéresser à notre nouvelle vie. Notre maison se révèle une planque à vélo car je retrouve un vélo d'appartement cette fois. Il fera l'affaire pour lui permettre de bouger un peu. Et re-troc d'une tarte et de muguet contre un step et des rollers inline. Tout cela sur fond de réaménagement de sa chambre. Voilà qui fait une vie bien remplie et un pied de nez au confinement.

Je cuisinais fort peu dans ma vie d'avant -vous savez celle du 17 mars, jour de mon anniversaire- mais à présent, de tartes aux pommes en passant par les potages et d'autres plats, je me suis découvert des talents de cuisinière, assistée par un maître chef nommé Internet. Après le télétravail je me rue sur les fourneaux et prépare de délicieux plats et mon pain dont je suis bien fière.

Alors ce confinement ? Pour moi, il fut une expérience extrêmement intense et dure à la fois mais il m'a été bénéfique. Je l'ai mis à profit pour en apprendre beaucoup sur les autres et sur moi, en me découvrant d'innombrables ressources et talents. J'ai lié de nouvelles amitiés, j'ai pratiqué la solidarité dans mon quartier grâce aux réseaux sociaux et à mon vélo. Que j'utilise depuis lors

tous les jours et je compte bien le garder ! Ainsi que les nouvelles amitiés et la solidarité, cela va de soi.

**D'après le témoignage de France De Belder,**



## Sous le confinement la vie...

J'ai passé les deux premières semaines à la maison faute de partir à l'étranger comme il était prévu avant la date du 18 mars sonnant l'arrêt de quasi tous nos déplacements. Je m'en réjouis, après coup, en découvrant la galère vécue par nombre de personnes belgo-marocaines restées coincées au Maroc.

Durant cette quinzaine de jours, je découvre des réalités inconnues, le sentiment de vivre des scènes du passé faites de ravitaillement et de rayons vidés de leur contenu.

Quant au retour sur mon lieu professionnel, à l'hôpital, je le ferai, la peur au ventre, souvent comme seule passagère dans un métro ou un tram fantôme.

La détresse du personnel soignant des maisons de repos contraint d'accueillir les patients sortis de l'hôpital sera mon lot au quotidien. La peur des personnes est abyssale, à la mesure du manque de moyens pour s'occuper efficacement de leurs patients convalescents. Les unités covid-19, les soins intensifs se remplissent à une vitesse effrayante tandis que les décès s'enchaînent, faisant

des familles éplorées à soutenir. Pour ne pas infliger aux familles la douleur atroce de ne pouvoir faire leurs adieux à leurs proches, nous réfléchissons à des mesures de sécurité. L'installation d'une vitre au service mortuaire de l'hôpital a permis aux membres des familles endeuillées de rendre un dernier hommage à leur défunt. La solution, loin d'être satisfaisante permet néanmoins de garder un dernier souvenir du visage de l'être aimé.

Ces situations inhumaines me révoltent et me poussent à remonter aux barricades avec mes camarades syndicalistes. Je décortique avec attention toutes les actualités et constate les effets ravageurs des politiques d'austérité qui ont fait la part belle à l'évasion fiscale au détriment de notre sécurité sociale.

Les catastrophes sociales ne se sont pas fait attendre et nous tentons de calmer leurs ardeurs au niveau local. Les équipes de notre petite commune et de son CPAS déploient beaucoup d'énergie et de moyens pour tenter de réduire au maximum la propagation du virus et soutenir les populations les plus vulnérables.

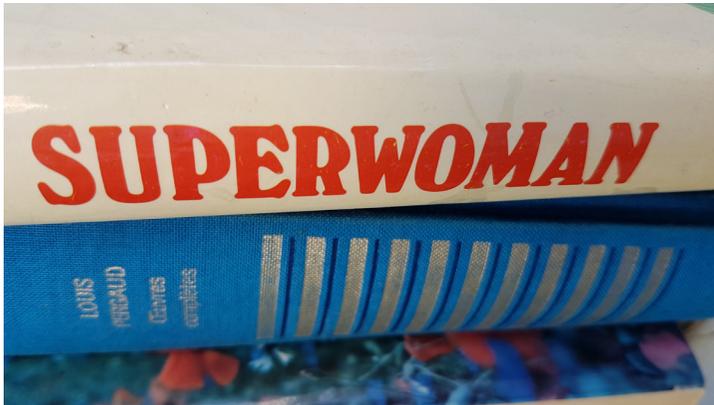
Nous ne remercierons jamais assez toutes les personnes qui ont œuvré au sein du corps de police, des services de prévention, d'aides à domicile, des administrations communales et CPAS ainsi que d'autres qui nous ont entourés de leur compétence professionnelle.

Et en ce premier mai « extra-ordinaire », je me suis jointe aux actions de solidarité menées par la FGTB, la Mutualité Socialiste et le PS pour revendiquer des mesures structurelles pour soutenir les plus fragiles d'entre nous, plus durement frappés par la crise sanitaire.

Le déconfinement est annoncé avec son lot d'incertitudes et d'angoisses face au constat qu'en certains lieux les distanciations

de sécurité sont impossibles à tenir. La vie doit pourtant reprendre son cours avec des peurs que nous devons apprendre à vaincre et à gérer.

**D'après le témoignage de Karima Laouaji,**



## En contrastes et demi-teintes

Quand confinement rime avec congé de maternité, il a au moins l'avantage de ne pas vous confronter au casse-tête du télétravail conjugué à la garde des enfants. A l'heure du bilan, osons avouer qu'il est plutôt positif pour nous. Il nous a permis, à mon conjoint et moi, de nous retrouver et de profiter de la présence de nos enfants, Eric, 6 ans et Nestor, 4 mois.

Bilan positif ne s'entend pas sans difficulté car l'organisation de la vie au quotidien relève, malgré tout, du parcours du combattant, accompagnée aussi du désagréable sentiment d'avoir été dépossédée de mon congé de maternité et, avec lui, du temps plus privilégié que j'aurais pu passer avec mon bébé.

Il faut assurer l'école à la maison avec Eric et organiser une ou deux heures de cours par jour et éviter de lui faire perdre ses acquis en écriture et en lecture ; cette dernière étant son talon d'Achille. Je joue, du mieux que je peux, le rôle de « maman-institutrice » en répertoriant et organisant les travaux envoyés par l'enseignante, la vraie. J'ai oublié que je ne suis pas une pédagogue et mes limites viendront vite me le rappeler par mon manque de patience pour

l'accompagnement scolaire de mon enfant. Les choses se corseront quand mon conjoint reprendra le chemin du travail, me laissant gérer, seule, les deux enfants. Un sport de haute voltige qui offre l'occasion de créer une réelle complicité.

Il faut rivaliser de créativité pour inventer de nouvelles activités ; je n'ai jamais autant bricolé et cuisiné que durant ces derniers mois. J'ai pris goût à la cuisine et mis de côté mes prétentions de bricoleuse en constatant mon relatif talent en la matière.

Lorsqu'au fil des jours l'ennui commence à s'inviter, nous partons à la découverte de notre commune qui regorge de parcs magnifiques. Cela ne remplace pas les sorties fréquentes de notre vie « d'avant » faite d'excursions, de visites de musées, de parcs animaliers et autres mais nous nous contentons de bonne grâce du périmètre local.

J'apprends qu'Eric ne retournera pas à l'école. Je suis soulagée de le savoir à l'abri d'une éventuelle contamination et inquiète en même temps pour la suite de son parcours scolaire à cause du temps précieux d'apprentissage qu'il aura perdu cette année. Coup de théâtre : les écoles reprennent du service. Une rentrée scolaire au mois de juin. Cela a de quoi faire sourire tout le monde, surtout Eric qui est le plus heureux des petits bonhommes.

**D'après le témoignage d'Anita,**

## **Lettre à un confinement libérateur**

Cher confinement,

Comme tu m'as laissé beaucoup de temps libre j'ai décidé de t'en offrir un peu, ce n'est somme toute que le juste retour des choses. Et puis nous voilà si proches à présent, presque intimes si j'ose me permettre. Au départ je pensais que tu ne ferais qu'un court passage dans ma vie mais, après deux semaines j'ai réalisé que tu posais tes valises pour un temps plus long. Ce n'était pas écrit dans les astres mais bien sur les têtes graves affichées, quotidiennement, par les experts, lisant d'une voix blanche leurs constats, chiffres, inquiétudes et faut-il l'avouer beaucoup d'incertitudes et de méconnaissance. En cela le virus couronné qui t'a enfanté, cher confinement, aura eu le mérite de ramener un peu d'humilité dans l'arrogance des humains que nous sommes.

Puisque te voilà installé, je prends la plume pour évaluer notre relation. J'aime les évaluations car, si on les mène bien, elles sont salutaires et permettent de mieux appréhender le lendemain.

Je dois t'avouer que durant les deux premières semaines je n'ai connu aucun souci, tu représentais même une espèce de liberté, de vacances rompant avec le stress quotidien, les courses effrénées pour mener de front mille et une activités. Fini toutes ces contraintes. Désormais ce sera farniente, journées pyjama, lecture, télé, repas équilibrés.

La quinzaine écoulée, mon frère décida de t'utiliser comme allié pour « méduser » voire même me « redresser » disait-il. Je ne suis pas une femme « bien » à son goût, trop éprise de liberté, d'indépendance, d'émancipation. D'émanci... quoi ??? Non mais depuis quand une femme se permet-elle d'aspirer à de l'émancipation. Elle doit aspirer ça oui, car les tâches ménagères relèvent de son ressort. Et rien d'autre n'est négociable.

Ah il est chouette mon frère. Il me ferait presque rire si la situation n'était pas dramatique. Il y a trois jours il a décrété en tonnant « c'est moi l'homme ici » que je ne pouvais pas m'asseoir à sa table pour les repas. Etonnée, j'ai fait remarquer que la distanciation sociale ne s'appliquait pas aux membres d'une famille vivant sous le même toit. La mine sévère, il a alors menacé de me frapper car je me moquais de lui. Je comprenais de moins en moins et je l'ai encore fait savoir. Alors, sans rire, il m'a expliqué, comme à une fillette que l'on surprend la main dans le pot de confiture, que je ne priais pas et qu'il était donc hors de question que je me mêle à la table familiale !

Ma mère, aussi muette qu'une carpe, assiste à la scène sans me défendre, sans remettre « l'homme ici » à sa place ; chose qu'elle pouvait faire sous couvert de justice d'une part et en tant que parente. Mais sans doute a-t-elle tellement subi la violence de mon père que celle de son fils lui paraît ordinaire voire normale.

Cher confinement, tu fus très souvent lourd mais je ne te remercierai cependant jamais assez.

- Tu as été le révélateur de scènes qui étaient latentes dans ma fratrie.
- Tu m'as ouvert les yeux sur :
  - Les violences faites aux femmes,
  - Les inégalités de genre,
  - Les coutumes pesantes,
  - Le poids des traditions qui se chiffrent, encore, en tonnes sur nos épaules.

Mais tu m'as surtout permis de comprendre le véritable sens du mot « féminisme » qui m'accompagnera ma vie durant. Malgré tous tes enseignements, Cher confinement, au risque de t'être désagréable, j'aimerais que tu reprennes tes valises et sorte de ma vie. J'ai quitté ma famille et j'ai encore tant de choses à mettre en œuvre.

**D'après le témoignage d'Amal,**



## Aux confins de moi-même

Est-ce un rêve ou un cauchemar ?

Je ne sais pas...

Il se déroule outre-tombe et j'observe, sur un grand écran cotonneux, ma vie qui défile, là sous mes yeux. Des images floues, incertaines, délavées...

Une ombre se déplace lentement, se rapproche du bord de l'écran. C'est moi ! Je me reconnais à peine dans cette femme qui traîne les pieds, le regard vide, la tête basse comme pour cacher son regard. Je sursaute : qu'ai-je laissé derrière moi ? Où sont mes rêves ? Où sont mes réalisations ? Où sont mes projets ?

Je suis à mi-chemin entre le rêve et le cauchemar mais suffisamment consciente pour réaliser que je suis confinée dans mes peurs. En les murs, le coronavirus et la crise sanitaire m'ont été salutaires, m'ont révélé mon manque de confiance en moi, véritable handicap à mon épanouissement.

Je réalise que j'ai des rêves plein la tête, de l'espoir plein le cœur et de l'énergie plein le corps. M'ébrouer, encore et encore pour me

débarrasser de tout ce qui me paralyse, passer du statut d'ombre au statut de femme à part entière.

Et je me décide enfin à m'autoriser d'aller au-devant de mes rêves. Seule, sans être l'ombre de quelqu'un dont j'espère vainement le réveil et la prise de conscience de tout ce que je dépose dans la manne commune sans se poser la question de son apport personnel.

Dans la minute qui va suivre, je vais tenir un Conseil national avec moi-même, rédiger les résolutions pour en sortir, en phases successives, de mon auto-confinement.

Quand ? Dans un avenir très proche car j'ai déjà perdu beaucoup de choses essentielles : le temps et l'estime de moi.

**D'après le témoignage d'Astrid Makuika,**

## Un autre monde demain ?

Que dire de notre monde vu par le bout de la lorgnette « coronéenne » ?

Beaucoup. Peut-être trop, alors attardons-nous sur l'essentiel.

L'essentiel, c'est ce qui fait notre vie au quotidien, avec son armada d'hommes et de femmes indispensables et, assez paradoxalement, tellement peu reconnu.e.s et valorisé.e.s. Dans cet immense groupe, retenons les personnes œuvrant dans les secteurs des soins de santé, de l'éducation et de la culture.

Que de fois n'ont-elles appelé à l'aide ? Que de fois n'ont-elles fait part de leurs difficultés dans le travail ? Que de fois n'ont-elles évoqué leurs bas salaires, leurs conditions de travail ? Des cris désespérés recevant à chaque fois les mêmes réponses : des économies budgétaires là où étaient attendues des revalorisations !

Lorsque le coronavirus est arrivé, il a décillé nos yeux sur toutes ces réalités, mettant au grand jour les affres des économies du passé.

Et si ceux qui gouvernent donnaient à cette crise des vertus salutaires, en chaussant de nouvelles lunettes ? Voir et surtout définir les contours d'un autre monde. Faire mieux demain ce que nous faisons hier. Des recettes revisitées, des ingrédients oubliés, plus de solidarité, de justice sociale qui corrigent les inégalités innées et autres. Révolutionnaires ou utopiques les nouvelles recettes ? Que nenni ! Hier encore, la sécurité sociale, le suffrage universel, la journée de huit heures étaient considérés comme tels, pourtant elles font partie intégrante de nos vies aujourd'hui et très souvent remises en question par ailleurs.

Alors, osons la construction d'un chemin vers une démocratie encore plus forte, le financement des écoles au détriment de la construction des prisons et de l'exclusion des plus faibles.

Si la crise du coronavirus peut nous amener à ces réformes en profondeur, nos efforts et nos souffrances n'auront pas été vains.

**D'après le témoignage de Roger Panneels,**

## **Correspondance entre deux amies confinées**

Ma Chère Simone,

J'espère que tu vas bien avant toute chose, même si la formule semble alambiquée en ces moments bizarres que nous vivons. Je t'envoie cette lettre car je n'ai pas trop envie de te prendre la tête avec mes états d'âme et, en même temps, je sais que je peux compter sur tes bras pour porter un peu de poids de mon balluchon.

Je suis démoralisée pour le moment, un peu déboussolée par les nouvelles formes du travail, de la vie, des rapports humains. Au niveau professionnel, au début je ne me plaignais pas de travailler à partir de chez moi mais, bien vite, le télétravail a montré son vrai visage. Durant les premiers jours il se profila comme une petite fenêtre de liberté hors les murs du bureau mais il s'avéra, quelques semaines plus tard, une source de désagréments multiples : celui de ne pas voir ses collègues, de ne pouvoir échanger directement avec eux.elles, de perdre la structuration des temps privés et professionnels...

Puis sont arrivés les dix jours de congé de printemps que j'espérais mettre à profit pour trier les documents amoncelés, sélectionner et imprimer des photos de vacances, coudre des masques en tissus. Des ambitions modestes, comme tu peux le constater, je ne m'apprêtais pas à un entraînement intensif pour l'ascension de l'Everest. Mais je ne pouvais guère bouger, ressentais une charge qui me plombait et me laissait sans énergie. Je plongeais alors dans des moments entre léthargie et mélancolie tout en tentant de reprendre possession de mes pensées positives, passant d'abord par une phase de culpabilisation. Effectivement j'avais honte de réagir ainsi. N'étais-je pas privilégiée malgré tout ? Certes nous ne vivons pas, ma famille et moi dans une villa avec piscine mais notre sort est enviable par rapport à de nombreuses familles confinées, entassées à plusieurs dans un petit appartement sans terrasse ni autre espace pour pouvoir prendre l'air quelques instants, s'extraire de la promiscuité devenue étouffante à force d'avoir phagocyté jusqu'au dernier centimètre d'espace pour une seconde d'évasion en tête-à-tête avec soi-même.

Alors oui, inutile de geindre et de m'appesantir sur mon sort. Nous sommes une petite famille unie et le confinement dans notre appartement, avec une grande terrasse, nous permet malgré tout de nous retirer, quand le besoin s'en fait sentir, dans notre petite bulle intime. Nous n'avons pas de difficultés financières vu les deux rentrées salariales dans notre ménage et nous n'avons aucun problème de santé.

Tout va bien donc mais cette forme de privation de liberté reste lourde à supporter surtout pour des personnes qui ont l'habitude de bouger et de voir du monde, autant dans sa sphère privée que professionnelle.

Je t'embrasse virtuellement, c'est encore permis.

**Flore,**

## **Correspondance entre deux amies confinées - Réponse**

Ma Chère Flore,

Merci pour ta lettre qui m'a fait fort plaisir. Nous avons perdu l'habitude de la correspondance écrite et ta lettre m'a réellement touchée. J'ai reconnu ton écriture sur l'enveloppe, cette encre violette qui te caractérise. Te souviens-tu du jour où je t'ai demandé pourquoi tu l'utilisais ? Nous étions à une formation sur les droits des femmes et tu m'avais expliqué que le violet était la couleur traditionnelle des féministes. Je l'ignorais à l'époque et tu m'avais impressionnée par tant de détermination et d'ostentation dans tes engagements.

J'ai lu ta lettre à plusieurs reprises et je dois t'avouer que je ne te reconnais pas dans cette femme que tu dépeins, toi la stakhanoviste, la forte, l'inébranlable. Force est de reconnaître donc que ce satané virus vampirise et ronge d'angoisse même les personnes les plus fortes !

En ce qui me concerne, le confinement n'a pas changé beaucoup de choses dans ma vie professionnelle. Comme tu le sais, je travaille souvent chez moi, même si mes interviews m'oblignent souvent à chausser mes bottes de sept lieues. Depuis ces six semaines de confinement j'ai changé de méthode et toutes mes interviews se déroulent par visioconférence. Et comme tu l'écris justement pour le télétravail, dans un premier temps je ressentais une grande satisfaction de ne pas devoir sortir, m'enfoncer dans les embouteillages, perdre du temps dans les déplacements, mais au bout de quelques jours, j'ai senti un manque et mes articles me semblaient décharnés. Il leur manquait ce côté humain, cette touche décrivant l'ambiance, la petite lueur traversant un regard, la moue traduisant un malaise ou un contentement. Je trouve ces articles creux et je ne les apprécie guère, donc j'espère bien vite reprendre mon travail sur le terrain.

Quant à la culpabilité que tu ressens, il y a beaucoup de choses à en dire, nous en parlerons de vive voix lorsque les barreaux du confinement seront sciés. J'ai, moi aussi, pensé énormément à toutes les personnes en situation de pauvreté dans notre pays. Je prépare un reportage sur le sujet et je te contacterai bientôt pour te demander quelques informations relatives au logement, véritable catastrophe dans notre pays.

Cette crise nous a révélé avec acuité les disparités sociales dans notre pays et nous devons y travailler, chacun.e à notre niveau. Et pour le reste, tu sais qu'à part Zéphyr mon poisson rouge, je n'ai aucune autre compagnie. Ni mec ni enfant ! En ces temps tourmenté je m'en réjouis. C'est déjà tellement difficile de me supporter moi-même.

Je t'embrasse ma chère amie. Haut les cœurs !

**Simone,**

## La solitude ça n'existe pas ?

Ce mercredi 18 mars, le gouvernement sonne le départ du confinement tandis que nous planifions, ma sœur, mon beau-frère et moi, les funérailles de maman.

Elle nous a quittés hier. Elle partira avec des fleurs trouvées de justesse, une cérémonie et une assemblée réduites à leur plus simple expression. C'est injuste. Maman n'a pas mérité de partir ainsi. Personne d'autre d'ailleurs.

Ma maman était seule quand la grande faucheuse est venue la prendre par la main car les mesures de sécurité pour les visites avaient déjà été mises en place. Pour ma part, je ne l'ai plus vue depuis dimanche, veille de son entrée à l'hôpital. Les draps de satin blancs dans lesquels elle semble dormir la font apparaître encore plus frêle et je n'en mesure que davantage l'ampleur de la solitude qu'elle a vécue durant ses derniers moments.

Devant notre désarroi l'entrepreneur des pompes funèbres nous propose d'organiser, une petite cérémonie dans leur salle, avec quelques-uns de nos proches. Nous apprécions le geste d'empathie qui ne comble que moyennement notre détresse et notre tristesse.

Je me retrouve à la maison. Seule. Face-à-face avec mes questionnements sur la vie, sur la mort. Voilà, c'était fini ... Et maintenant ? Les réponses ne viennent pas, j'aurai besoin de temps pour évacuer ces émotions inexprimables pour l'instant. Des bras pour me reconforter, sentir un contact humain, recevoir des marques d'attention, d'amour, j'y aspire tellement. Mais...

Mon travail en tant qu'Echevine me permettrait de me changer les idées mais tous les événements sont annulés et seul le télétravail est en fonction. Ceci génère une certaine frustration et ne facilite pas non plus les relations humaines. On pare au plus pressé, en mettant en place des actions de solidarité pour les citoyen.ne.s et en ouvrant le service population pour les urgences. En tant qu'Officier de l'Etat Civil, je me rends souvent sur place pour encourager les fonctionnaires en poste, les écouter, les encourager et témoigner de la reconnaissance pour leur travail. C'est très important à mes yeux de les soutenir devant le courage dont ils font preuve pour se rendre sur leur site de travail malgré le risque de contamination.

Gilbert Bécaud a chanté que la solitude ça n'existe pas. Si j'avais pu en discuter avec lui, je lui aurais exprimé pourtant combien je l'ai tutoyée, en tant que femme célibataire et sans enfant.

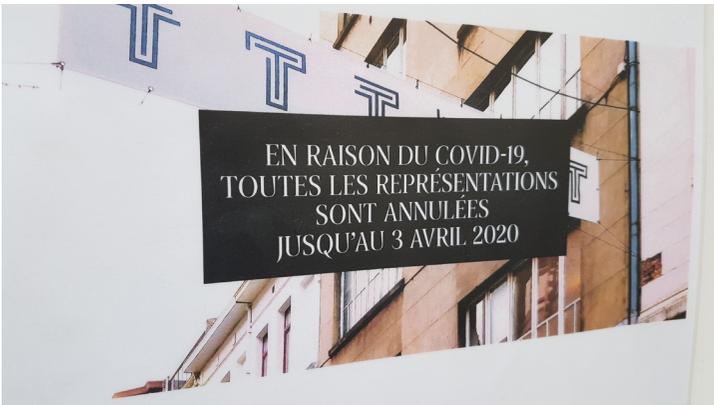
Chaque humain a probablement besoin, sous des formes diverses, de moments de pause pour s'extraire de la collectivité, réfléchir, se ressourcer. Certes mais le confinement nous impose cette solitude qui nous met 24h/24 en tête-à-tête avec nous-mêmes. Il nous a ôté nos libertés et sapé les possibilités de faire ce que l'on veut. Notre quotidien en a été complètement bouleversé, certaines personnes ont été confrontées à des situations pénibles voire violentes.

J'ai appris à relativiser car je suis consciente que ce confinement et cet éloignement social étaient nécessaires pour ne pas propager le

virus. Notre devoir de citoyen.ne était de l'accepter.

Nous courrons toujours après le temps, nous n'avons jamais le temps de... Là nous avons dû apprendre à composer avec ce temps imposé. Mais le plus important est, malgré tout, de rester acteurs et actrices de notre vie.

**D'après le témoignage de Véronique Levieux,**



## Retour au nid

Pour mon grand plaisir, nos filles, 19, 21 et 22 ans vivent encore sous notre toit même si nous ne faisons que nous croiser la plupart du temps. Résultat de nos vies bien chargées faites, pour elles, d'études, jobs d'étudiantes, copains et guindailles et pour moi d'un gros agenda partagé entre le travail et mes activités militantes.

Ce confinement m'a apporté le sentiment d'un bonheur simple mais tellement immense, celui d'être à nouveau réunies. Nous pouvons partager nos repas ensemble, prendre le temps, entre cours virtuels et télétravail, de discuter, d'échanger et de rire. Le soir, nous jouons avec les jeux de société que nous avons rangés au fond des armoires depuis des années. Et nous avons même le temps de nous engueuler !

Des petits plaisirs simples de la vie quotidienne dont nous profitons avec une once de culpabilité car nous nous jugeons égoïstes en regard de la situation actuelle, lourde de conséquences pour nombre de personnes.

Mais mon petit cœur de maman se pince quand il pense au moment où nous retrouverons notre vie de (presque) avant.

Moment où nos trois oiseaux battent des ailes pour s'envoler à nouveau du nid vers leur liberté retrouvée.

D'après le témoignage de Joëlle,

## En dépit de tout, de l'espoir pour demain

Notre vie a basculé.

Brutalement.

Du jour au lendemain.

Notre vie a changé, nos libertés ont été rabotées. Notre réalité est devenue une fiction insoutenable. Nous sommes soumis à appréhender notre monde autrement : plus d'embrassades, la vie à un autre rythme, ne plus voir les membres de nos familles, nos amis...

La césure sociale, brutale est à la hauteur du sens de la vie. Je la sublime, je la savoure, je me délecte de chaque instant qui passe en réalisant que je suis à l'abri chez moi. Un sentiment de renaissance m'a envahi et me fait voir la nature, le ciel, bref tout ce qui m'entoure avec un œil nouveau et beaucoup d'émerveillement. La vie est précieuse, encore plus devant l'annonce quotidienne des décès qui gonflent les statistiques désormais attendues, comme un rendez-vous macabre, lors de chaque programme d'information. Tristesse, affectation, impuissance face à ce virus qui nous ronge, nous enferme, nous emporte de manière invisible mais « efficace ».

Malgré tout cela, je ne peux me résoudre à laisser tomber les bras, à baisser la garde car je l'ai bien compris, l'espoir est le moteur de notre vie et sans lui tout s'arrête. Je rallume le moteur et s'enclenche immédiatement le monde de demain, le sens de la vie, la solidarité, l'égalité... Un doux ronronnement dans le silence du confinement.

D'après le témoignage de Zineb Azmani,

## Martine en confinement

Quand Martine a appris qu'on allait être confinés pendant une durée indéterminée, que les écoles, les restaurants, les lieux culturels, sportifs... fermaient, elle a d'abord vu la masse de boulot à défaire quand on travaille comme elle dans le socio-culturel.

Tous les projets mis sur pied depuis plusieurs mois : à l'eau !  
Les activités de terrain : supprimées !  
Le quotidien du travail : les reports, les remboursements, les courriers, la programmation future, la gestion du stress de collègues, la recherche de travail pour ses équipiers pour ne pas tomber en chômage temporaire.

Martine d'habitude, elle va à la ferme, au jardin, à la mer. Elle cuisine et joue le petit rat de l'opéra à ses heures perdues. Donc elle ne se démonte pas. Elle crée de nouvelles choses pour ses publics, découvre des talents chez ses collègues et la motivation qu'ils ont à rebondir eux aussi.

Martine va aux anges presque et va même au cirque pour jongler avec le télétravail et organiser les présences de chacun au bureau.

Mais Martine va à la foire, aussi : il y a les tire-au flanc, épuisés rien qu'à respirer, qu'il faut supporter. Martine va en guerre aussi avec des forces obscures pas toujours en phase avec la réalité de terrain. Ça c'est pour le boulot.

Martine est petite maman aussi. De deux enfants : Patapouf a 9 ans et Jean 10 ans. Et il n'y a plus d'école... enfin plus physiquement car tous deux ont des institutrices géniales qui chaque jour donnent des activités, des révisions, des jeux et des... défis par facebook. Martine a de plus un compagnon super génial qui gère plein de trucs à la maison. Martine a donc une charge mentale équilibrée. Le télétravail se fait en alternance. Au début, Martine se dit que c'est bien pour éviter les risques de propagations comme tout le monde. C'est juste que l'album "Martine fait du télétravail avec 2 enfants" n'était pas encore paru : « Mamaaaaaan, je dois faire un dessert pour mon défi », « Maman, je comprends pas le calcuuul », « Maman, qu'est-ce qui rime avec Soleil ? », « Mamaaaaaan, Patapouf est tombé des patins »...

Patapouf et Jean sont des enfants plein de vie, très imaginatifs, mais pour qui cette situation inédite de voir dans la pièce une Martine en mode travail et non pas leur mère les perturbe complètement.

Martine est schizophrène. En télétravail, c'est impossible d'être maman à 100% et travailleur à 100%. Martine devient dingue. "Martine à l'asile" sortira bientôt avant la fin du confinement si ça perdure.

Enfin, Martine est philosophe et se pose des questions. On voit, chaque jour, à coup de chiffres les dommages du covid 19. Quels seront ceux sur les 800.000 enfants scolarisés en communauté française après 5 mois sans école ? Quels seront ceux sur une population sans vie culturelle, secteur complètement oublié par

nos politiques, sans la vie sportive (et Martine ne parle pas du foot professionnel mais bien des petits clubs) ? Les politiques prendront-ils conscience que les soins de santé ne sont pas à brader ? Qu'une école et un musée valent mieux qu'une prison ?

Martine garde espoir !

**Témoignage de Martine,**



## En quête difficile d'espoir

J'aurais aimé donner une note optimiste à ce témoignage mais je n'y arrive guère, même avec la meilleure volonté du monde.

J'ai le moral au plus bas et n'arrive pas à remonter la pente. Depuis le début du confinement nous avons perdu beaucoup de proches dans ma famille, dont mon neveu. Les nouvelles des décès me tombent dessus, à un point tel que je n'ose plus consulter l'écran de mon téléphone portable. Outre la souffrance et la douleur liées à la perte d'un être cher, il faut y additionner l'impossibilité -et même l'interdiction- de lui rendre un dernier hommage, de trouver du réconfort au sein du groupe constitué des membres de la famille et d'ami.e.s.

Plus aucune activité en vue, plus de commémoration, plus de projets à finaliser pour alléger la morosité ambiante. Le téléphone reste le seul moyen pour garder le contact avec mes ami.e.s seniors, discuter, échanger sur nos conditions de confinement, nos solitudes, nos peurs mais aussi nos espoirs. Au détour d'une de ces conversations, l'aînée de notre groupe (91 ans) me lance « tu sais, j'ai connu la guerre et même en cette période de grande privation,

nous étions libres de circuler ». En une phrase, anodine, tout est dit : la privation de liberté est la pire des choses.

Pour faire un peu d'exercice, je marche tous les jours dans le parc. Quant aux courses devenues tellement difficiles à effectuer, c'est mon cousin qui s'en charge. Je regarde souvent la télévision et dans le cadre d'un reportage dans une maison de repos namuroise, je vois une amie qui a quitté la commune de Jette après sa retraite. Cela me fait un plaisir fou de la revoir, même au-travers d'un écran et je me promets d'aller la visiter, une fois le confinement levé. A cette pensée, j'esquisse un sourire. Je viens de faire un petit projet d'avenir.

**D'après le témoignage de Monique Busschot,**

## **Epidémie, pandémie. Et moi, et moi, Emoi...**

En ce début de mois mars où les médias ne parlent que de « ça », je minimise et me dis « ils exagèrent » tout en me concentrant sur le voyage de rêve en préparation depuis de longs mois. Itinéraire bouclé, cap sur Bali dans trois semaines. Dame Nature j'arrive !

16 mars : Le stress grandit, le nombre de décès augmente et fait peur. Dans le centre où je travaille, nous réfléchissons à de nouvelles mesures d'accueil pour les patients qui viennent aux séances de rééducation.

18 mars – 31 mars : La décision du confinement obligatoire tombe : Rapides coups de téléphone aux proches, chacun confine chez soi, on s'encourage. Tout cela passera vite.

Au Centre resté ouvert pour les urgences, les locaux ont été réadaptés par une équipe extraordinaire faite de capacité d'adaptation, de créativité hors du commun, dans un planning professionnel alternant présences physiques et télétravail. L'objectif de se procurer du matériel de protection terrasse la peur et donne une énergie forte malgré la question lancinante de comment

survivre sans rentrées d'argent pour assurer le paiement des salaires et des frais de fonctionnement.

Une compensation financière nous sera octroyée pour trois mois ; une bonne nouvelle dans le cataclysme de désastres qui s'abattent sous forme de décès, pertes d'emplois, précarité, violences... Toutes les réunions sont annulées les unes après les autres stoppant net ma vie hyperactive.

Je ne peux me résoudre à me laisser abattre et organise mon confinement avec un agenda 2020 vierge devenu mon compagnon de route. J'y note, minutieusement, un relevé quotidien des tâches à effectuer dont deux coups de fil par jour pour couvrir la liste d'une vingtaine de personnes identifiées sans oublier des moments consacrés exclusivement à moi et auxquels je n'ai plus goûté depuis belle lurette. Seule avec moi-même, seule face à ma vie, je découvre l'essentiel sous mes yeux : de quoi ai-je besoin, de qui ai-je besoin pour être bien ? J'apprécie ce confinement qui m'a permis de me recentrer sur moi-même, d'écouter mon for intérieur, de réinvestir mon appartement, de trier, de ranger, de jeter, de penser, d'écouter de la musique, de lire en puisant dans la pile de livres qui s'est érigée en hauteur.

Plusieurs personnes me téléphonent pour prendre des nouvelles, d'autres sont en détresse financière ou psychologique. J'essaie de débloquer des situations administratives au CPAS. Je fais des courses et les dépose devant la porte de quelques personnes isolées. Les émotions se succèdent devant cette détresse passant de la tristesse, à la colère et aux craintes. Je découvre le télétravail. Pas génial du tout et ce n'est pas ma tasse de thé. Les vidéoconférences, c'est une nouvelle expérience mais c'est lent, long et frustrant. Je préfère de loin être au bureau et travailler en équipe car, par écran interposé, les interactions sont compliquées.

Je suis une personne à risques, mon médecin m'a contactée et conseillée avec une bienveillance qui me touche. Dans ces avalanches s'installent les migraines et les troubles du sommeil. Vivement le déconfinement !

Quant à Bali c'est fini. Je ne partirai pas mais il n'y a pas lieu de se laisser abattre. Pour ce faire, je m'accroche à mon petit programme et surligne, fièrement, chaque « tâche » accomplie. Chaque jour, je marche durant 30 minutes à une heure, en choisissant le bon créneau horaire car, à certaines heures et surtout quand il fait beau, il y a trop de monde. Je constate que cela m'énerve, que je ne supporte plus la proximité des gens. Pourtant la majorité des citoyens adoptent une attitude responsable faite de bienveillance, de chaleur humaine, de saluts et de sourires.

La marche à pied est devenue mon mode de déplacement privilégié et, dans la foulée, je repense ma manière de consommer en m'approvisionnant chez les commerçants locaux ravis de trouver une nouvelle clientèle qu'ils tentent de satisfaire en se pliant en quatre. Je cuisine sainement, je mange à des heures régulières, je vide mes réserves alimentaires et le surgélateur. Je procède de même avec les crèmes, parfums et échantillons divers qui s'amassent dans la salle de bain.

Grâce aux technologies, la solitude ne se fait pas sentir mais le manque oui. Les bisous, les accolades, les gestes amicaux, amoureux, le toucher manquent. J'ai besoin de mes enfants et de mon petit-fils. Alors les rendez-vous de 20h prennent une part significative dans mes relations. En applaudissant nos héros et héroïnes qui se battent au quotidien pour notre bien-être et notre santé, je fais connaissance avec des voisin.e.s que je n'avais jamais croisé.e.s. On se salue en se faisant de petits signes.

J'ai dompté mes angoisses et j'ai l'impression, de vivre, à présent dans une bulle que je veux protectrice. Je me sens bien chez moi.

Je me sens bien dans mon quartier.

Le 2 avril : Mon anniversaire se décline sans cadeau et sans aucune présence physique mais je suis entourée d'attentions, de messages réconfortants qui me font garder le moral.

Le 18 avril : On amorce le deuxième mois de confinement et cela devient plus difficile. Je n'en peux plus d'écouter les JT, les chiffres et les analyses. Mon sommeil est de plus en plus perturbé, ma tension joue au yoyo, je fais des mini crises d'asthme, je tousse et je stresse : Covid ou pas Covid ?

Au début du confinement les réseaux sociaux m'ont permis de garder un lien mais, en cette fin du mois d'avril, je m'en déconnecte. Ce trop-plein d'écrans, de connexions génère d'horribles migraines et minent mon moral. Les médias font le reste, en sapant mon énergie. J'ai peur pour mes proches, pour ma maman résidente d'une maison de repos, pour moi. Un ancien voisin que je visitais dans une maison de soins est décédé et je ne pourrai assister à ses funérailles, un homme m'appelle pour m'informer qu'il erre dans les rues sans savoir où aller. Je tente de l'aider mais impossible de trouver une place car elles se sont faites encore plus rares en cette période de pandémie. La personne obtient finalement un rendez-vous en urgence au CPAS.

10 mai : Fêtes des mères qui vient mettre un peu de baume au cœur. Enfin, je vois mes fils et mon petit Emile. Pas de grandes embrassades mais ils sont là près de moi, avec mon petit-fils qui spontanément vient s'accrocher à ma jambe. Que la vie est belle !

**D'après le témoignage de Christiane Catherin,**

## Fête de ma mère absente

10 mai 2020 : Fête des mères,

10 mai 2020 : Fête des mères sans ma maman,

Partie, sous l'assaut du virus meurtrier,

Elle a quitté notre monde avec un au revoir fait de manque et de frustration,

Dire au revoir à sa maman comme si elle était une pestiférée,  
C'est juste horrible...

10 mai 2020 : Fête des mères,

Je pense à toi et je t'aime maman,

Comme je t'aimerais tous les jours de ma vie en te gardant au fond de mon cœur.

Dans l'abîme insondable du manque de ne pas t'avoir embrassée une dernière fois.

**D'après le témoignage d'Yvette Engels,**



## Confinement le retour

J'ai 28 ans et je suis confinée depuis 8 mois. L'enfermement est difficile à vivre mais j'ai des idéaux et des rêves plein le cœur. J'ai vécu près de 6 ans dans la clandestinité, dans un régime de terreur et mon ennemi est connu : Pinochet, rendu visible par son armée omniprésente. Le hasard, dit-on, fait bien les choses mais dans ce cas-ci le hasard fait douloureusement les choses. Je suis au Chili, lorsque tombe la décision de différents gouvernements, à travers le monde, de confiner la population et de fermer les frontières. Je parviens à rentrer le 19 mars dans une ambiance surréaliste, avec un avion chargé d'à peine une cinquantaine de personnes, un aéroport vide, sans contrôleurs ni douaniers. Ma fille, infirmière en unité Covid, n'a pas pu venir me chercher à l'aéroport.

De retour à la maison, je revis l'expérience du confinement dont j'avais goûté les affres il y a une quarantaine d'années. A la différence près qu'en mars 2020, l'ennemi est invisible et ses stratégies méconnues.

Comme lors de mon confinement politique, je souffre de l'absence de mes enfants et celle de mes proches. A ces séparations forcées,

je dois aussi rajouter la perte de trois de nos proches. Mes journées comme mes nuits sont mauvaises, emplies d'angoisse et d'incertitude. Pas une seconde ne passe sans la crainte d'apprendre la contamination de ma fille. Alors j'ai littéralement vrillé, perdu pied et me suis disputée avec mon beau-fils (le fils de mon mari) que j'ai prié de quitter la maison. Je suis épuisée par tous les événements et être la femme de ménage de toute la famille c'en est trop. Nous vivons à trois mais les corvées ménagères ne portent que sur mes épaules ! Pourquoi ? Parce que je suis une femme ? Alors c'est non !

Il m'arrive rarement de dire « non » que j'en tire une certaine satisfaction. Et par ailleurs, je suis heureuse d'avoir mon mari à mes côtés. Il me soutient malgré mes sautes d'humeur quotidiennes et j'espère juste que nous sortirons, collectivement et rapidement de ce cauchemar.

**D'après le témoignage de Lilian Aguilar,**

## **Cachez-moi cette peur que je ne peux plus voir**

La peur. Un sentiment désagréable qui envahit les sphères de ma vie. Peur pour moi, pour les autres, pour le monde de demain.

Malgré sa présence constante, je tente de continuer, du mieux que je peux, mes activités professionnelles, militantes et politiques. Au CPAS nous sommes submergé.e.s par de nouvelles demandes et dans le bureau de la section il en va de même. La pauvreté gagne du terrain, avance rapidement en nous narguant. Elle me fait peur mais ne me paralyse pas. Je travaille, enfin je télétravaille encore et encore, tous les jours sauf le lundi lorsque se déroule le conseil du CPAS.

Et, entre les deux, quelques coups de téléphone aux amies FPS, entre autres, pour nous soutenir mutuellement, pour leur faire savoir qu'elles peuvent compter sur mon aide, si besoin en était. Des courses pour les unes, des appels téléphoniques pour les autres afin de garder un lien avec l'extérieur.

J'avance d'un pas assuré pour oublier la peur, au risque de ne plus mesurer l'ampleur du stress que je subis jusqu'au jour où mon

corps me le rappelle et me terrasse au sol. Il n'est plus que fièvre, maux de tête, vertiges et môte toutes mes forces. Je décide de me rendre à une consultation à l'hôpital où je suis reçue par un jeune médecin de garde et une infirmière qui me soumettent à une batterie d'examen. Après 5 heures passées dans le site hospitalier j'en ressors à moitié rassurée car il me faut attendre 48 heures pour la confirmation du test Covid-19 qui, à première vue, serait positif.

La peur au ventre et le sentiment désagréable d'avoir gardé la tige du test dans les narines, je rentre chez moi pour un confinement absolu de 14 jours. La fête des mères ne sera pas pour moi demain. Il faut trouver les mots justes pour l'expliquer à nos enfants et à notre petite-fille sans les alarmer outre mesure. Nous nous faisons une joie de nous retrouver ce dimanche 10 mai, premier jour autorisé aux familles pour se retrouver, dans un cadre restreint. Mon compagnon et moi sommes pris en étau entre l'angoisse des résultats attendus et la tristesse de ne pas voir nos enfants.

Sans nouvelles des résultats du test subi, je m'adresse à un ami médecin qui les réclame à l'hôpital. Il m'apprend que le test est négatif et, à ce jour, je reste sans nouvelles tant de l'hôpital que du laboratoire...

Malgré mon épuisement mental, je mesure combien ma charge psychologique était légère comparativement à celle de notre personnel soignant, dans toutes les institutions médicales et paramédicales. Cela renforce mon respect et ma reconnaissance à leur égard.

J'ai peur mais je ne suis pas vaincue car il me reste l'espoir immense de voir le capital humain l'emporter sur le capital financier.

**D'après le témoignage de Victoria Videgain Santiago,**

## **Bifurquons demain vers un monde meilleur**

Qui aurait cru, quelques heures à peine, avant le 18 mars 2020, que nous allions vivre confiné.e.s, séparé.e.s de nos familles, de nos amis, privé.e.s de toute activité extérieure ? Avec en lieu et place des consignes de lavage des mains encore et encore, de désinfection au gel hydroalcoolique et des mesures de distanciations sociales – quel horrible mot.

Ce microscopique virus s'est propagé à la vitesse de l'éclair, tout en défiant la résistance du personnel soignant et des infrastructures hospitalières, malgré notre système de santé jalosé par nombre de pays voisins. Il a également rappelé à notre bon souvenir que l'humain est vulnérable et même... mortel.

En ce qui me concerne, je prends conscience, encore plus qu'à l'accoutumée, de la chance d'habiter une maison avec un jardin dans un environnement plutôt campagnard qui permet de belles balades à vélo. L'occasion de découvrir, à leur gré, des lieux méconnus et souvent déserts pour mon plus grand plaisir.

Depuis le 8 mai, nous nous déplaçons, mon mari et moi, avec un masque en tissu confectionné par une amie ; je regrette que son port ne soit pas obligatoire et que les autorités aient renvoyé chacun.e à ses propres responsabilités. J'espère que nous ne le payerons pas, collectivement, cher et vilain dans 14 jours.

Et en tant qu'ancienne institutrice, je ne peux faire l'impasse sur l'ouverture annoncée des écoles. Je m'interroge sur la capacité à pouvoir respecter les consignes de sécurité, en regard de la vétusté de nos bâtiments scolaires. En tirera-t-on des enseignements pour l'école de demain ? J'ose encore y croire car j'ai entendu ces promesses, à foison, durant des décennies, sans jamais ne rien voir venir. Comme Anne.

J'aurais aimé profiter de ce confinement pour faire des choses plus concrètes mais mon âge m'a rangé dans la catégorie des personnes à risque. Mes activités bénévoles au sein d'une consultation de nourrissons et d'une maison médicale sont à l'arrêt et je ne sais pas quand (ni si) je pourrai les reprendre. Je suis consciente que je ne peux ni me mettre en danger ni porter atteinte à la sécurité de mes proches dont deux, âgés de 93 et 95 ans, qui me sont particulièrement chers. Nous projetions de les mettre à l'honneur, le 13 juin, dans le cadre d'une grande réunion familiale mais ce sera partie remise. A quand ? Nul ne le sait.

Le déconfinement commence à se présenter, timidement. L'occasion de revoir mes enfants et petits-enfants. Des rencontres tout en émotion, placées malgré tout sous le signe de la prudence et de la distance. Une distance que brave ma petite-fille en caressant mon bras avec insistance, comme pour mieux exprimer sa joie de retrouver ses grands-parents. « Ou s'assurer que je suis vivante ? », pensais-je en mon for intérieur.

Vivante je le suis et déterminée aussi à profiter de chaque seconde après cette crise qui nous donne, comme l'énonce François Rufin « l'occasion d'une bifurcation » avant de nous inviter à « façonner un monde meilleur ». Je réponds bien volontiers à son invitation.

**D'après le témoignage de Jojo Duchaine,**



## Journal d'une infirmière militante

Dans l'institution hospitalière où j'exerce en tant qu'infirmière, j'étais, au début de l'épidémie, dans le service gériatrique et la prise en charge globale des personnes âgées était mon quotidien.

Pour répondre à l'augmentation constante des cas de Covid-19 qui arrivaient, quelques unités spécifiques furent ouvertes au sein de l'institution hospitalière. Dans le service gériatrique, nous commençons, mes collègues et moi à nous inquiéter car nous n'avions aucun masque de protection (gestion de masques en pénurie oblige) malgré les admissions de nouveaux patients pour lesquels nous n'avions aucune garantie de non contamination.

J'ai ainsi soigné une nouvelle patiente dont le contrôle s'avéra positif. Avant d'être transférée dans l'unité Covid, elle fut mise en isolement et l'équipe soignante a pu bénéficier du matériel de protection adéquat pour lui prodiguer les soins.

Après cet épisode, je m'en suis ouverte à la hiérarchie qui a entendu mes doléances et a pourvu le personnel soignant du service gériatrique de masques chirurgicaux. Mais le ver était dans le

fruit et la crainte avait assailli mes tripes. Pendant les quatorze jours d'incubation, je me rendais au travail avec l'angoisse de la contamination car, en l'absence de symptômes, il n'est pas possible d'aller aux urgences et d'y subir un test.

Exposée en première ligne dans ma vie professionnelle, je devais en informer ma petite famille et respecter, scrupuleusement, les gestes barrières pour les protéger, tout en surveillant, quotidiennement, mes paramètres vitaux, l'œil rivé à mon boulier de jours post-exposition. Fort heureusement je suis en bonne santé et mes collègues aussi mais je pense souvent à la patiente, ignorant si elle a été guérie ou pas de ce foutu virus.

L'épidémie continue de progresser et nous devons revoir la stratégie des soins ; des unités d'hospitalisation classique et notre service gériatrique sont fermés pour libérer des lits aux patients Covid. Nous poursuivons nos missions de soins auprès de personnes confirmées positives au virus. Il s'agit bien, pour nous, d'une continuité des soins à prodiguer en toutes circonstances mais toutes nos pratiques sont chamboulées : tenues de travail spécifiques, fréquence élevée de décès, une grande proportion de malades dans un état critique, sans compter « l'acharnement thérapeutique » devenu véritable question éthique.

En tant qu'infirmière, j'ai tiré beaucoup de leçons de cette période Covid mais elle m'a aussi confrontée à une série de questions qui restent pendantes, dont celles des valeurs humaines dans les soins. Combien de fois n'ai-je été témoin de situations où des personnes rendaient leur dernier souffle en l'absence de leurs proches, interdits de visite ? Si le virus nous impose ces réalités, elles n'en demeurent pas moins insupportables et porteuses de la question lancinante d'une forme nouvelle à trouver pour faire le deuil d'un être cher que l'on n'a pas accompagné dans ses derniers instants.

J'ai tenté d'accompagner les malades, de leur assurer un maximum de confort pour les aider à s'en aller dans la sérénité mais je sais que je n'ai pas remplacé l'amour de la famille.

Ces moments éprouvants ont été rendus plus supportables grâce aux différentes actions de solidarité initiées par les citoyens.es pour faire face à cette pandémie. Des millions de mains se sont activées pour coudre des masques, distribuer des vivres aux plus fragilisés.es, faire les courses pour les personnes isolées... Des petits gestes qui ont décuplé nos ressources émotionnelles et démontré combien nous nous sommes uni.es pour combattre l'ennemi invisible.

De quoi demain sera-t-il fait ? Nous ne le savons pas encore mais il est primordial de continuer à mener des actions d'éducation permanente sur les gestes barrières (hygiène des mains, distanciation...) qui doivent résolument s'ancrent dans nos habitudes de vie. Sans oublier la poursuite des actions de lutte contre les violences faites aux femmes qui ont augmenté durant le confinement, comme ce fût maintes fois rappelé. Demain encore plus qu'hier il faudra agir pour répondre à leurs conséquences.

**D'après le témoignage d'Esperance Zaninka,**



## Dans le monde « d'après »

Basta la vie virtuelle ! La première décision prise après le 18 mars fut le retrait du réseau social Facebook de mon portable. Et ? Et bien je m'en passe très bien !

Loin de moi l'idée de dédaigner les liens virtuels mais je ne veux pas de dérivés de la vraie vie. Les injonctions à lire tel livre, regarder tel film ; comme si nous risquions de mourir d'ennui en 24 heures à peine. Personnellement, au bout du 53ème jour de confinement, je dois avouer mon épuisement entre cuisine, ménage et télétravail jusqu'à l'overdose.

Ah le « télétravail » ! Prenons quelques secondes pour en parler : frontières encore plus ténues entre la vie privée et professionnelle, intrusion du monde du travail à domicile, flou artistique dans les conditions de travail. En clair, super évolution !

Malgré ces aléas, je ne suis pas à plaindre ; bien logée, j'ai vécu de magnifiques moments avec mes grands enfants et leur père. Ce bonheur n'a pas éclipsé mes pensées pour les personnes mal logées, les femmes mères seules ou mal-en-couple, avec des enfants

en difficultés, malades, souffrant de handicaps... Comment ces personnes et ces familles tiennent-elles le coup ? Quelles aides reçoivent-elles ?

La situation que nous venons de vivre n'est pas « normale », il n'y a pas lieu de s'y habituer. Ce serait la pire des choses qui pourrait nous arriver. Il faut bien sûr se protéger de la maladie, mais il est essentiel de comprendre pourquoi et comment elle est née. Et une fois les causes trouvées, en tirer les leçons.

- Le monde « d'après » me fera peur s'il mute en une vie anxiogène, sécuritaire, s'il confisque mes libertés et me réduit à vivre derrière un masque ou un écran.
- Le monde « d'après » me séduira s'il me reconnecte aux gens, au temps long, à la nature, à l'air libre, à la solitude choisie et à la fête !
- Le monde « d'après » me conviendra s'il s'attaque enfin aux inégalités de toutes sortes et aux excès d'exploitation de la planète.
- Le monde « d'après » me réjouira s'il renforce la démocratie.

Espérons-le !

**D'après le témoignage de Nathalie David,**

## Osons espérer

Cette période de confinement a été propice à la réflexion, à l'introspection du monde confronté à un fléau microscopique qui se joue de lui et lui échappe, comme jouant à cache-cache.

Et si nous l'utilisions comme une « opportunité » pour réfléchir sérieusement à faire société et à ne pas retourner, bien vite, dans notre vie d'après crise, aux mêmes réflexes, habitudes et excès ?

Osons espérer que :

- Nous nous souviendrons que les politiques de droites préfèrent chérir ce bon vieux marché au détriment de celui du secteur des soins, de la culture et de l'enseignement.
- Place sera faite à un monde plus solidaire, à un refinancement conséquent des services publics, à la revalorisation des salaires les plus bas, des pensions et des revenus d'intégration.
- Les femmes bénéficieront de l'égalité des salaires, les violences qui leur sont faites seront réellement prises en compte, dans des politiques structurelles assorties de budgets dignes et décents.

Alors demain sera :

- Plus solidaire.
- Plus égalitaire.
- Plus juste socialement.

Oser espérer ne suffira pas sans l'investissement de chacun et chacune d'entre nous. Le confinement a révélé si besoin en était encore que les inégalités frappent plus durement, en période de crise les groupes de personnes les plus vulnérables, dont font partie les femmes. En tant que membre du mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes, je me sens d'attaque pour retourner aux combats. D'autant que le manque de mes camarades renforce davantage celui des membres de ma famille d'ici et de l'autre rive de la Méditerranée.

**D'après le témoignage de Claudette Dufranne-Fiori,**

## **Je ne suis pas un paquet de farine**

Si quelqu'un m'avait dit un jour que je serais stigmatisée à ce point, j'en aurais bien ri. Me voilà pourtant rangée dans les groupes « seniors » et « personnes à risque » à cause de mon âge (72 printemps pour vous servir) et de mes antécédents médicaux. Non mais je ne vais pas me laisser abattre à cause d'une appellation boiteuse et le fait d'être rangée dans un rayon comme un paquet de farine. Parole de FPS c'est bien peu me connaître !

Alors je me retrouve les manches et organise mes journées : vélo d'appartement et exercices pour ne pas ramollir, écouter les nouvelles sur le rituel matin-midi-soir pour rester connectée à la société et, enfin, pour évacuer le climat anxieux, une bonne brassée de lecture le soir. Des journées bien remplies où l'ennui ne trouve pas une brèche pour s'y infiltrer. Et, après des années d'installation dans ma commune, j'y découvre encore des coins superbes et inconnus.

Un plongeon dans les choses agréables et positives aide à ne pas sombrer dans la sinistrose. Inutile de chercher bien loin, tout est là à portée de main ; des actes de solidarité venant de toutes

parts, mes enfants qui me surveillent comme le lait sur le feu et m'empêchent de sortir, organisent, avec ma jeune voisine, toutes mes courses.

Si d'aventure, je pique du nez vers le bas, je relève vite la tête et pense aux bonnes conditions de vie dont je jouis : tous les mois je perçois ma pension d'ancienne fonctionnaire, je loue un appartement très agréable avec deux terrasses permettant de profiter du soleil toute la journée.

Ma réserve d'optimisme et mes lunettes de vie en rose m'ont toujours aidée à faire le pied de nez aux mauvaises surprises. Ainsi, le premier avril, dans un sursaut d'indépendance, je suis sortie seule pour faire un retrait d'argent et acheter un pain. Fière des missions accomplies, je retourne à la maison et... je suis sauvagement agressée dans le hall d'entrée par un individu qui m'arrache mon sac accroché en bandoulière. Je reste là, sans sac (je me répète), sans papiers d'identité et surtout sans mes clés. Un passant a appelé la police et s'est porté témoin. La patrouille a contacté mon fils en lui demandant de ramener les doubles des clés qu'il garde chez lui. Bilan de ce poisson d'avril douteux : j'ai un gros doigt bleu, une série de tracasseries administratives à effectuer, la serrure à changer... et le savon -tiens ça rime avec poisson- passé par mon fils furieux de mon escapade.

Je me console bien vite car je n'ai pas été blessée ; je pourrai revoir mes petits-enfants qui me manquent tellement, malgré nos contacts par écrans interposés. Le jour de la fête des mères, un de mes fils, son épouse et leurs deux enfants sont venus me rendre visite. Une situation particulière avec balade à l'extérieur et port de masques mais qui nous a mis un peu de baume au cœur. Et règle des 4 oblige, je n'ai pas pu voir les autres.

Je suis consciente des difficultés terribles que doivent traverser des milliers de personnes, dont les indépendants qui ont fermé boutique. J'envoie des messages de soutien à la jeune serveuse dont je connais les difficultés, aggravées à présent par le confinement et le chômage, sans oublier le propriétaire de la taverne où j'allais boire un verre. C'est la seule chose que je peux faire pour les soutenir dans une situation économique désastreuse.

Et pour conclure, que puis-je attendre de cette période de confinement ? Tout simplement qu'il subsistera quelques traces de cette belle solidarité qui a prévalu pendant ses mois de règne.

**D'après le témoignage d'Elisabeth Herremans,**



## Entre le pire et le meilleur

Les écrans occupent une place importante dans nos vies de confiné.e.s : ordinateurs, téléphones, sans oublier le plus familier, qualifié de « petit ».

Force est de constater, en effet, que la télévision est devenue une véritable compagne en ces moments, où l'on guette, attentivement, les informations avec leur cohorte de chiffres, de décès, d'hospitalisation, de sorties d'hospitalisation... Une comptabilité passée au crible fin par les scientifiques, transmise aux politiques qui la traduit en agenda pour les citoyen.ne.s. Désormais nos gestes, réduits et contrôlés, obéissent à leurs injonctions.

Regarder la télévision n'est pas une activité interdite, on peut le faire sans port du masque et sans respecter les distanciations physiques, même si, dans ce dernier, c'est préférable pour la bonne santé des rétines. Ce soir j'ai troqué un livre pour la télévision car la troisième chaîne belge diffuse un reportage intitulé « Les Justes Turcs, un trop long silence ».

Il donne à voir l'histoire de personnes turques ayant désobéi civilement, comme les Justes, lorsqu'ils cachaient les Juifs, durant la

seconde guerre mondiale, leur évitant l'arrestation, les camps et la mort certaine par leurs bourreaux, les nazis.

Ici, les Justes avant l'heure car, c'est entre 1915 et 1923 que quelques personnes turques vont cacher des Arméniens susceptibles d'être tués car ils/elles ont commis un délit, celui d'être arméniens !

On parlera peu ou prou de ces Justes Turcs et leur histoire a été enterrée. Ce soir, le reportage m'a permis de découvrir des héros et héroïnes anonymes qui ont sauvé la vie de quelques membres de la communauté arménienne, parfois au détriment de la leur. J'oscille durant le reportage entre les sentiments de dégoût et l'admiration, dans un moment particulier de nos vies, m'inspirant le texte suivant « L'être humain, entre le pire et le meilleur » :

*Il est le pire, quand sa part d'ombre se met au service de l'immuable  
L'enfer concentrationnaire, là où la barbarie fait loi.  
Malgré l'horreur naissent des élans de solidarité et des actes de bravoure  
Des Justes sauvent des vies au péril de la leur,  
Une fleur pousse, parfois, sur un tas de fumier  
J'ai mal à mon Humanité quand l'Homme se fait génocide,  
homicide, féminicide,  
Il est pourtant meilleur quand il aime, quand il se fait tendresse, quand il crée, se fait peintre, poète, troubadour,  
musicien, écrivain, danseur, quand il soigne, quand il sauve, quand il partage, quand il met sa part de Lumière au service de la Beauté, quand il œuvre au progrès de l'humanité.  
En conclusion, j'ai encore envie d'espérer et de croire à des moments de grâce par une transcendance horizontale.*

D'après le témoignage de Christiane Timperman,

## Lentement s'écoulait le temps

Je regarde devant moi et vois une éternité de temps libre. Du temps, un cortège de temps avec sa cohorte de fausse liberté qui m'est littéralement tombée dessus, avec la réduction de mon temps de travail et la mise au chômage temporaire.

Que faire de tout ce temps quand l'ensemble des activités du quotidien se sont réduites à peau de chagrin avec l'interdiction de quitter son domicile sauf pour faire ses courses la peur au ventre, d'aller embrasser sa famille, voir ses amis ?

Ces privations de liberté, cette inactivité me pèsent, m'étranglent, m'étouffent, ne me laissant comme seule alternative de défoulement que le stress et l'irritabilité dont mon compagnon doit faire les frais.

Alors je tente de colmater cet espace-temps sidéral avec le grand ménage de printemps, de la lecture, du surf sur les réseaux sociaux mais tous ces « passe-temps » finissent dans la monotonie et la lassitude. Alors je jardine... mais sur la terrasse le tour est vite fait !

De guerre lasse je me dis que ce virus sournois finira bien par nous quitter un jour mais je pense surtout à toutes les personnes précarisées, les personnes âgées, celles qui continuent à travailler parce qu'elles n'ont pas le choix (personnels soignant, policiers, éboueurs, pompiers, femmes de ménage...) et je réalise que je ne suis pas si mal lotie.

**D'après le témoignage d'Emma,**

## **Contacts envers et contre corona**

Lorsqu'on m'a demandé un témoignage de mon confinement, la première phrase me traversant l'esprit fut « je suis bien entourée ». Cela prêterait peut-être à sourire voire à rire, mais la présence de mon chien Babou m'a été d'un grand réconfort durant cette période d'isolement.

Je veille à garder mon moral au beau fixe pour pouvoir soutenir mes amies, dont Maria, 91 ans qui se défend comme une cheffe. Ma filleule fait mes courses et me rend un service précieux, m'épargnant les longues queues dans les grandes surfaces. A première vue cela peut paraître anodin mais c'est énorme en regard des tâches de nettoyage dont je dois à présent m'acquitter seule, en l'absence de mon aide-ménagère et qui ne sont plus évidentes pour moi.

La situation est difficile, ne nous en cachons pas, entre les manques affectifs, l'inactivité, l'isolement chez soi. Les occupations habituelles, les rencontres qui, en temps ordinaire, étaient des moments de plaisir se sont muées, par leur absence, en pensées douloureuses.

Quand ces moments de peine me rendent visite, je les chasse fermement en convoquant à mon esprit les êtres aimés, qui m'entourent, avec affection et leurs brins d'humour vivifiants pour le moral. Ce sont des contacts virtuels certes mais ils brisent la solitude car les nouvelles technologies nous permettent non seulement de nous entendre mais aussi de nous voir. Je n'ai pas lésiné sur ces moments de plaisirs et d'échange avec les membres de ma famille, mes amis des Ardennes en France et en Belgique.

**D'après le témoignage de Clairette Sansino-Struyf,**

## **Les cochons, les renards et les moutons**

Un violent virus ayant contaminé tout le pays,  
Les moutons durent rester dans leur maison bien que certains  
soient démunis.

Confinés chez eux jusqu'au printemps,  
Le temps fut bien lent.

Mais qui s'occuperait du pays si tout le monde restait dans ses  
appartements ?

C'est ce que se demandaient les cochons soucieux de ne pas perdre  
tout leur argent.

Les cochons avec l'aide des renards, dirigeant le pays,  
Décidèrent que tout redeviendrait comme avant la  
pandémie.

Les moutons, surpris dans un premier temps,  
Oublièrent bien vite, avec l'arrivée du beau temps.

Mais la maladie n'a pas besoin d'argent,  
Et vint regagner les survivants.

Les moutons apeurés,  
Décidèrent de se reconfiner.  
Peu importe ce qu'en disaient les dirigeants,  
Rester en vie était bien plus important.

Les cochons et les renards énervés,  
Furent ensuite, eux-mêmes touchés.  
Comprenant l'importance de rester chez soi,  
Ils décidèrent de le faire pour la première fois.

Ils attendirent tous que la pandémie s'en aille,  
Et prirent des dispositions afin que plus jamais elle ne sème  
la pagaille.

**Amel Aghlalou (15 ans),  
Fille de Latifa Benallal,**

## Postface

### ***Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le conféminement sans jamais oser le demander***

Il y a une réalité indéniable dans la pandémie Covid-19 qui nous est tombée dessus sans crier gare : nous ne sommes pas égaux. Les femmes face à cette plaie et à son corollaire, le confinement. Les illustrations en matière d'inégalités sont légion et grossissent au fur et à mesure des journées qui s'étirent. Les femmes subissent davantage la charge mentale et doivent faire preuve de polyvalence encore plus accrue qu'à l'accoutumée pour gérer de main de maîtresse les multiples fonctions (non rémunérées) qui leur pleuvent dessus : mère, travailleuse, ménagère, économiste veillant avec plus de souci qu'à l'ordinaire aux dépenses (avec des rentrées moindres), psychologue, institutrice, professeure, infirmière, travailleuse... Avec en toile de fond, pour certaines d'entre elles, le lot des violences psychologiques et physiques qui ont repris du galon.

Le moment « historique » que nous vivons est venu nous rappeler tout ce que nous connaissions par ailleurs mais avec un effet grossissant sous la loupe du confinement. Quelles sont les actions menées par les femmes au quotidien, que ce soit dans leur vie

professionnelle ou privée ? Comment ont-elles concilié ces deux mondes, déjà en tension dans la vie « ordinaire » ? Quelles sont les spécificités féminines en cette période de confinement ? En tant que femmes, en tant que mères, en tant que compagnes, en tant que professionnelles ?

Que retiendrons-nous de toutes les actions menées par les femmes au quotidien durant le confinement ? Que retiendrons-nous des disparités au féminin qui nous ont exposées au visage ? Que retiendrons-nous en termes politiques, de recommandations mais aussi d'actions à mener en tant que femmes militantes et engagées ?

Une salve de questions auxquelles nous avons tenté de répondre avec cet ouvrage, recueil de témoignages, d'expériences, de coups de cœur, de billets d'humeur (bonne et mauvaise), d'actions de solidarité, de débrouille et système D.

L'objectif poursuivi était de garder une trace de cette période et de donner la parole à des femmes pour leur permettre de « se dire » et d'écrire ce qu'elles ont vécu durant ces longs mois de confinement. Un groupe de femmes de tous horizons et de tous âges, membres du Mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes, de divers comités, dans lequel on dénombre un homme, Roger et une jeune fille, Amal, fille d'une de nos membres. L'objectif des FPS est de lier, de connecter les personnes entre-elles et en aucun cas nous n'aurions pu rejeter un témoignage pour une raison ou une autre.

Nous lirons, au fil des témoignages, les débuts du confinement se caractérisant par un sentiment de vacances et de bonheur de jouir de temps libre avant de sombrer, au fil des prolongements, dans la morosité. Le temps devient long car l'ensemble des activités du quotidien ont été réduites à néant, les femmes rivalisent d'ingéniosité pour colmater l'espace-temps sidéral avec des activités qui montrent vite leurs limites. Le télétravail fait son apparition, avec une intrusion abusive dans la sphère privée, où il faut aussi,

pour certaines endosser le costume de « mamans- institutrices » ainsi que la peur des réalités inconnues, le sentiment de vivre des scènes de guerre devant les rayons vidés de leur contenu... Sans oublier le quotidien bouleversé et bouleversant des femmes qui agissent dans les maisons de repos, les hôpitaux, les services sociaux, avec beaucoup de bonne volonté et bien plus de manque de moyens de protection.

Le confinement a aussi été pour certaines femmes, plus particulièrement celles qui vivaient dans une sphère familiale violente ou difficile, le moment de faire un bilan sur leurs propres vies. Qu'ai-je fait de ma vie ? Qu'ai-je laissé derrière moi ? Où sont mes rêves ? Où sont mes réalisations ? Où sont mes projets ? En les murs, le coronavirus et la crise sanitaire leur ont été salutaires, leur ont révélé un manque de confiance en elle qu'elles ont jugés comme un handicap à leur épanouissement. Elles ont réalisé qu'elles avaient encore des rêves plein la tête, de l'espoir plein le cœur et de l'énergie plein le corps. Et se jurent que demain, elles s'ébroueront encore et encore pour se débarrasser de tout ce qui les paralyse, pour passer du statut d'ombre au statut de femme à part entière. Il sera aussi un rappel des traumatismes du passé pour certaines, comme Lilian qui a vécu « l'ère Pinochet » et se revoit, terrée chez elle, fuyant un régime de terreur.

Le tableau est cependant tout en nuances car on découvrira aussi les belles formes de solidarité nées dans le confinement, la connaissance entre les voisins.e.s, l'empathie à l'égard des personnes plus fragilisées (personnes précarisées, les personnes âgées, celles qui continuent à travailler parce qu'elles n'ont pas le choix, personnels soignants, policiers, éboueurs, pompiers, femmes de ménage...).

A en croire les témoignages, le confinement a redonné tout son sens au militantisme pour une société égalitaire et plus juste socialement. Aucun n'en est dépourvu et les vœux se déclinent

sous de multiples formes : voir le capital humain l'emporter sur le capital financier, faire place à un monde plus solidaire, à un refinancement conséquent des services publics dont nos hôpitaux et maisons de retraites, à la revalorisation des salaires les plus bas, des pensions et des revenus d'intégration, voir les femmes accéder à des salaires égaux, à une réelle prise en compte des violences faites aux femmes...

Autant d'actions et de projets menés par notre mouvement qu'il s'agit de renforcer et de consolider. En cela, les témoignages contenus dans cet ouvrage en constituent de solides tuteurs.

**Fatiha SAIDI,**

## Table des matières

Rebecca Lejeune, <i>Préface</i>	7
Eliane Lepoivre-Daels, <i>Cinquante nuances et plus du confinement</i>	9
France De Belder, <i>Solidarité à bicyclette</i>	11
Karima Laouaji, <i>Sous le confinement la vie...</i>	15
Anita, <i>En contrastes et demi-teintes</i>	19
Amal, <i>Lettre à un confinement libérateur</i>	21
Astrid Makuika, <i>Aux confins de moi-même</i>	25
Roger Panneels, <i>Un autre monde demain ?</i>	27
Flore, <i>Correspondance entre deux amies confinées</i>	29
Simone, <i>Correspondance entre deux amies confinées - Réponse</i>	31
Véronique Levieux, <i>La solitude ça n'existe pas ?</i>	33
Joëlle, <i>Retour au nid</i>	37
Zineb Azmani, <i>En dépit de tout, de l'espoir pour demain</i>	39
Martine, <i>Martine en confinement</i>	41
Monique Busschot, <i>En quête difficile d'espoir</i>	45
Christiane Catherin, <i>Epidémie, pandémie. Et moi, et moi, Emoi...</i>	47
Yvette Engels, <i>Fête de ma mère absente</i>	51
Lilian Aguilar, <i>Confinement le retour</i>	53
Victoria Videgain Santiago, <i>Cachez-moi cette peur que je ne peux plus voir</i>	55

Jojo Duchaine, <i>Bifurquons vers un monde meilleur</i>	57
Esperance Zaninka, <i>Journal d'une infirmière militante</i>	61
Nathalie David, <i>Dans le monde « d'après »</i>	65
Claudette Dufranne-Fiori, <i>Osons espérer</i>	67
Elisabeth Herremans, <i>Je ne suis pas un paquet de farine</i>	69
Christiane Timperman, <i>Entre le pire et le meilleur</i>	73
Emma, <i>Lentement s'écoulait le temps</i>	75
Clairette Sansino-Struyf, <i>Contacts envers et contre corona</i>	77
Amel Aghlalou, <i>Les cochons, les renards et les moutons</i>	79
Fatiha Saidi, <i>Postface</i>	81



E.R.: R. Lejeune - 120, rue du Midi, 1000 Bruxelles



Les Femmes Prévoyantes  
Socialistes du Brabant asbl

